

*cher instant je te vois  
dans ce rideau de brume qui recule  
où je n'aurai plus à fouler ces longs seuils mouvants  
et vivrai le temps d'une porte  
qui s'ouvre et se referme*

SAMUEL BECKETT

I.

Un poème par jour, Margarida, c'est peu  
et c'est beaucoup pour notre tendresse captive  
de ton corps mangé par le crabe sournois.  
Très méchant, disent les docteurs, après avoir dit : Dans un an  
vous en serez quitte, belle dame, et sans dégât  
à votre poitrine, juste les cheveux  
qui tomberont, et les sourcils, les cils, les poils, même ceux qu'on  
ne voit pas.

Je deviens lisse comme une petite fille  
disais-tu avec étonnement,  
et tu ajoutais en riant :  
J'ai acheté un chapeau chic, dans le magasin fournisseur de la  
Cour de la galerie du Roi  
un bibi, tu sais, pour sortir sur la place.

Je connais cette place où de vieux bancs accueillent les sans-abri  
où des jeunes jouent au foot sans terrain et sans buts  
où quelques arbres font parfois croire au printemps,  
ce printemps froid.

J'aime ton crâne lisse, Margarida, ta tête toujours fut belle  
tes cheveux, noir de jais, traversés d'une mèche d'argent natif,  
dès l'aube de ta vie, la flèche de la joie  
et le blanc dans le noir. Noirs cheveux de là-bas,  
du Portugal d'où tes parents, un jour, vinrent jusqu'à Paris,  
la mère, l'institutrice du village, devenue garde d'enfants,  
quant au père, artisan,  
le voilà ouvrier chez Renault en bord de Seine,

ton fleuve désormais, non la rivière Alte,  
dont tu enregistrais le murmure chaque été,  
ton micro à bout de bras, blason  
de ton métier : compositrice,  
orfèvre des sons que tu puisais dans les lieux les plus insolites,  
jouant aussi de ta voix, de ton souffle, de tes soupirs  
pour tes performances et tes œuvres-paysages  
où surgissait toujours l'une ou l'autre de tes deux signatures :  
le battement d'ailes d'un oiseau,  
le jappement d'un chien.

J'ai connu le berger belge que tu as soigné jusqu'au bout,  
le portant dans tes bras pour descendre jusqu'à la rue  
où il pouvait encore jouir du pavé odorant  
et de la lumière frappant ses yeux aveugles.  
Je connais la petite griffonne d'aujourd'hui  
recueillie, comme l'autre, par toi, madone aux chiens,  
je veux dire aux personnes car les bêtes le sont,  
remplaçant parfois le frère qu'on a perdu,  
la sœur au loin,  
le mari ou l'enfant qu'on n'a jamais eu,  
les parents retournés au pays.

Je ne sais rien des sécheresses de l'Algarve,  
berceau de ta famille, refuge de tes étés,  
toi grandie en province française puis  
élève sage à Paris, au lycée Molière,  
que tes parents voulaient pour l'excellence.  
Tandis que ta mère prenait soin des tout-petits,  
que ton père se levait tôt pour rejoindre le fracas,  
tu apprenais la langue française tout aussi belle que la tienne,  
Baudelaire, Villon, Ronsard, Apollinaire, Molière,  
et jouais la comédie dans des pièces scolaires.  
Tu devins comédienne, dire, dire t'enchantaient,

t'enchante toujours et ta voix est la même,  
non de petite fille, grave au contraire, comme je les aime,  
un peu sorcière, parfois  
– modulations extrêmes, variations sans filet –  
légère jusque dans la douleur,  
précise jusqu'à la déchirure.

Je sais tout de toi par les mots que tu me laisses  
enregistrés sur ton téléphone portable.  
Chaque matin un bilan médical, le chant du merle par la fenêtre,  
quelques mots qui disent l'insomnie et puis  
les cœurs rouge et or que tu m'envoies  
avec la prodigalité de la Semeuse du Larousse soufflant sur les akènes  
– c'est ainsi que l'on nomme les graines de pissenlit.  
Te souviens-tu ? Être jeune à Paris.  
Les dictionnaires étaient encore de papier, un fin papier de bible.  
L'akène du jour me porte tes mots de semeuse de la nuit :  
*J'essaie d'accepter mon état. J'espère guérir. Je le veux. Je ne  
m'effondre pas.*  
*Mais la douleur me désespère.*  
*Je t'embrasse. Je trouverai bientôt quelque poème à te lire.*

La Semeuse sème en dépit d'un printemps, d'un été, d'un  
automne, d'un hiver,  
d'une année, donc, chaotique, ne parlons pas de ce nouveau  
printemps  
couturé d'intempéries, d'impéritie du corps  
ces mots qui sonnent si mal pour dire : le vent, la pluie, un ciel  
sauvage, la faiblesse,  
le froid qui ne désarme pas malgré les hirondelles  
chassant avec vaillance les insectes disparus.  
Chassez, chassez, oiseaux arrivés hier du sud  
trop tôt, trop tôt vraiment. Pourquoi ?  
*À corps vaillant rien d'impossible,*

cette maxime je l'ai faite mienne, moi de santé éclatante.  
Les vieilles personnes sont fragiles, les jeunes invulnérables,  
je suis au milieu du gué, comme ta mère, Margarida,  
qui t'a mise au monde quand j'avais dix-sept ans.  
Dix-sept ans, le lycée, le cours de philo,  
la prof de français, belle comme la Semeuse,  
à la chevelure rousse, du moins je l'imagine.

Larousse, Pierre Athanase, né en 1817,  
d'un père charron, d'une mère cabaretière,  
encyclopédiste, pédagogue, républicain, démocrate,  
avait étudié le latin, le grec, le sanskrit, le chinois,  
la philosophie, l'histoire, l'astronomie, la mécanique.  
Toi et moi n'en savions rien, studieuses à dix-sept ans d'écart,  
premières de classe par admiration, cette forme juvénile de l'amour.  
Nos professeurs avaient de longs visages,  
un teint éclatant, de belles mains,  
des ongles laqués comme les tiens aujourd'hui.  
Tu me désignes sur WhatsApp une page de Lorca.  
Ton index est parfait, à l'ongle rouge sombre.  
Ô sang vernissé des jeunes morts  
qui marque les pierres, les fait pleurer peut-être.

Tu me racontes ta journée,  
le retour à la maison après deux semaines d'hôpital,  
Deea, ta petite chienne, si légère  
qu'elle ne pèse guère à ton flanc d'amputée.  
Il y a un an les médecins t'avaient dit : On vous les sauvera, vos  
beaux seins.

Et toi, si jeune encore, tu m'écrivais combien  
l'oncologue était magnifique, mais moi je savais bien  
que ta propre magnificence,  
petit soldat joyeux, *Ah que la guerre est jolie*,  
motivait leur élan vers la nouvelle recrue

du jour au lendemain devenue patiente idéale  
pur concentré d'espoir et de douces métaphores.

*Le sein = le cœur, m'écrivais-tu*

au lendemain de ta première chimio.

Tu inventais des rituels pour traverser tes nuits :

*Je dors sur le dos*

*contre mon sein j'ai niché un petit globe terrestre*

*qui m'accompagnera désormais durant cette année qui m'attend*

*je connais si peu ma géographie*

*les mers les océans les pays les capitales*

*celles qui disparaissent et disparaîtront*

*sauvagement ou silencieusement.*

Ton grand frère bien-aimé était parti dans son sommeil,

la mort proche protège, c'est ce que nous croyons tous.

Ta mère veuve, au Portugal, ta sœur aux environs de Paris,

*tout va bien*, leur disais-tu, sûre de toi, de ton corps

construit autour de ta voix, des poèmes, du souvenir de la terre

irriguée par la rivière dont longtemps je n'ai pas su le nom

pas plus que celui des rayons qui t'irradient semaine après semaine.

Les médecins sont gens de certitude,

ils croient en l'arme défensive, tous ces canons modernes

qui entrent dans le corps comme dans l'argile de Verdun

obscurcissant le ciel et creusant des cratères

où basculent les petits soldats placés en première ligne.

Margarida, forêt tranchée

flèche de la douleur.

Te raconter ma journée. Hier chez l'ophtalmologue,

je lui ai dit que mes yeux pleuraient au vent mauvais d'avril,

que des rivières en sortaient, m'aveuglaient, effaçant jusqu'aux

hirondelles.

Vos yeux sont secs, me dit-elle contre toute attente,

vos larmes de mauvaise qualité, c'est l'âge,

voici des gouttes à mettre trois fois par jour.  
Trois fois par jour, moi qui ne pleure jamais, je me souviens  
que mes larmes sont devenues de mauvaise qualité  
et je tire sur ma paupière pour que pénètrent dans l'œil  
les larmes artificielles.

Le poème est un flacon de larmes  
artificielles et bienfaisantes.  
Je l'ouvre trois fois par jour, verse quelques gouttes sur moi-même,  
stratégie palliative, discipline minuscule,  
un mot après l'autre, mais  
ce sont tes mots, Margarida,  
que l'aube me voit relire  
avec mes larmes de la veille.

Je scrute les miens sans illusion.  
De mauvaise qualité, à l'évidence, ces lignes que je trace en réponse.  
C'est l'âge. C'est le froid. Ce sont les hirondelles  
arrivées trop tôt, c'est toi qu'on dirait en partance.  
Pâques est à peine là que la promesse de Noël s'éteint.  
Notre petit réveillon féminin, toi, moi, mes filles et nos chiennes  
respectives.

Tu étais la plus gaie d'entre nous.  
*En janvier la dernière chimio*, disais-tu, car les médecins avaient  
confirmé  
l'absence de métastases dans la masse qui, à gauche, t'était venue,  
une infection peut-être, *ils ne comprennent pas très bien*,  
après tout, trois mois plus tôt ils t'avaient ôté ce sein-là,  
*quoi qu'il en soit je suis en voie de guérison*, disais-tu.  
Et nous riions, soulagées, formant des vœux au champagne,  
tandis que Mira et Deea se mordillaient sur le vieux kilim rose.

Nous avons parlé – peu, la peine était trop fraîche –  
de Claude, ton vieil ami, mort avant Noël,

réalisateur de films sur l'art dont tu créais le son.  
Je regrette de n'avoir pas mieux connu  
cet être qui m'attirait par sa clarté paisible,  
ses pommettes hautes, son vaste front.  
Il avait été pour toi une figure paternelle,  
un compagnon de travail, celui à qui l'on téléphone tous les jours  
qui prend soin de votre chien quand vous partez en voyage,  
un sorcier bienfaisant.

Je me souviens qu'à partir  
d'un tableau du Moyen Âge titré *La Mort seule certitude*  
j'avais écrit pour son film un poème  
qui se terminait par ces vers prophétiques  
*à la minute de l'adieu*  
*tu verras le sourire de la mort.*

Je ne savais pas, alors, que dans la clinique  
où il allait mourir, victime du virus chinois,  
ton sourire, Margarida, serait pour lui le dernier,  
ni que tu chanterais à son chevet  
une mélopée de ta composition.  
À la cérémonie de crémation,  
il y avait peu de monde à cause de la pandémie  
qui te priverait, toi aussi, de visites :  
je ne t'ai plus vue pendant des mois.

Notre Noël féminin était donc endeuillé,  
mais léger, mais allègre.  
Tu parlais de perdre tes cheveux une dernière fois, alors qu'ils  
avaient repoussé dru.  
Une tête de petit garçon, d'angelot veillant l'Enfant divin.  
J'achèterai un nouveau bibi, avais-tu dit, et tant pis si ça coûte.  
Mais finalement,  
finalement ce Noël aura été  
notre dernière rencontre en chair et en os, selon l'expression  
usuelle